

Pays de titans

Pierre Frenette

Number 80, Spring 1999

La Côte-Nord : pays de la démesure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16658ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

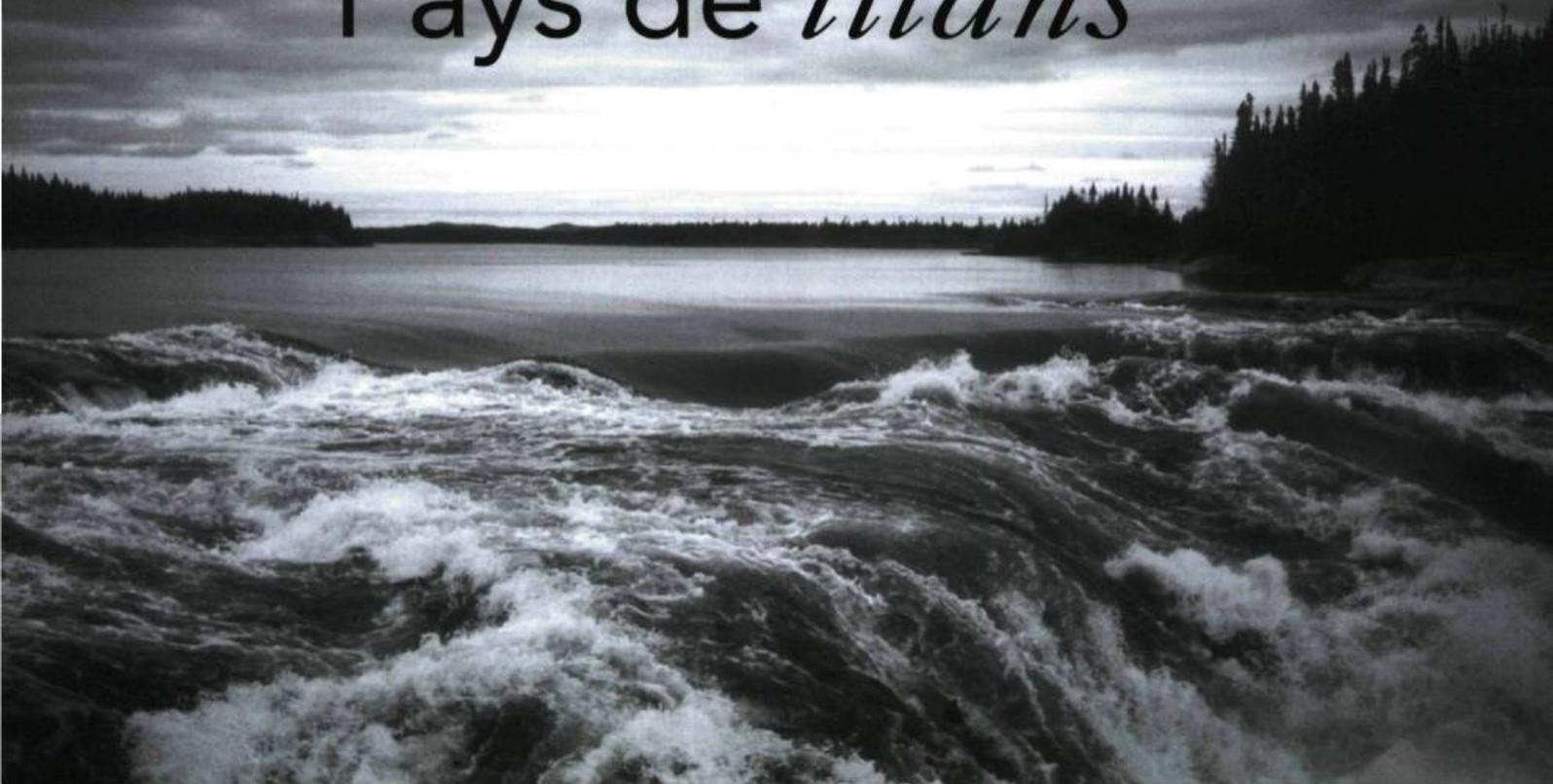
1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Frenette, P. (1999). Pays de titans. *Continuité*, (80), 24–27.

La Côte-Nord Pays de titans



Les mots rendent difficilement l'immensité de la Côte-Nord.

C'est que cette région, presque un pays, ne connaît que la démesure, celle de la nature mais aussi celle des projets titanesques qui ont cherché à l'amadouer.

Par Pierre Frenette

La Côte-Nord, c'est un littoral qui s'étire sur plus de 1300 kilomètres depuis le Saguenay jusqu'à l'océan Atlantique; c'est un chaquet de villes, de villages et de hameaux dont plusieurs ne sont encore accessibles que par la mer; c'est un arrière-pays de 300 000 kilomètres carrés ponctué de dizaines de milliers de lacs; c'est le golfe, l'île d'Anticosti et cinq ou six archipels d'importance, dont ceux de la Minganie, de Mécatina et de Saint-Augustin... La Côte-Nord, c'est l'immensité, la démesure.

« FILLE DE L'EAU ET DU FEU »

Comme le dit si bien le frère Marie-Victorin, la Côte-Nord est la « fille de

l'eau et du feu ». C'est par le feu que se sont formés ces sols magnifiques qui composent le rebord sud-est du bouclier canadien. Tout cela remonte à plus de quatre milliards d'années, au magma initial de la croûte terrestre en formation. Des millénaires de glaciation ont ensuite raboté le territoire pour former ce glacis de lacs et de rivières où abondent aujourd'hui la truite et le saumon. Le parc marin du Saguenay, tout comme les réserves écologiques d'Anticosti, de l'île Levasseur, de la rivière Matamek et des archipels Sainte-Marie et Mécatina témoignent de cette évolution.

Pour sa part, la Minganie-Anticosti propose une autre Côte-Nord, avec ses monolithes, ses falaises et ses fossiles issus des eaux des mers anciennes qui couvraient le Québec voilà quelque 450 millions

La rivière Romaine, qui se jette dans le Saint-Laurent vis-à-vis de l'archipel Mingan, est une des rivières spectaculaires qui marquent le paysage nord-côtier.

Photo: Camil Piché

d'années. En 1978, le gouvernement du Québec classait l'archipel de Mingan « arrondissement naturel ». L'originalité de sa flore, la diversité de sa faune ailée lui donnent une valeur toute particulière, valeur que Parcs Canada a aussi reconnue quelques années plus tard.

UNE OCCUPATION MULTIMILLÉNAIRE

Plusieurs centaines de sites archéologiques identifiés permettent de retracer les grandes lignes de l'occupation autochtone de cet immense territoire, en particulier le long du ruban littoral.

Les premiers peuplements remontent à quelque 8000 ans du côté de Blanc-Sablon. Sous l'effet adoucissant de l'océan Atlantique, l'immense glacier qui a longtemps recouvert le Québec commence alors à fondre. Les premiers occupants, dits de l'archaïque maritime, arrivent de l'île de Terre-Neuve et du Nord-Est américain, attirés par l'abondante faune marine. Quelques siècles plus tard, d'autres autochtones descendent l'axe des Grands Lacs et du fleuve Saint-Laurent : ce sera l'archaïque laurentien. Les autochtones complètent l'occupation du territoire voilà quelque 6000 ans, mettant à contribution l'ensemble des ressources terrestres et maritimes disponibles. Trois mille ans plus tard, les ancêtres des Inuits parviennent au détroit de Belle Isle. Coopération et compétition perdurent pendant plusieurs siècles entre les deux groupes, tout comme avec les voisins amérindiens de la vallée du Saint-Laurent.

On commence à peine à mettre en valeur cette richesse préhistorique. Quelques expositions, notamment à Blanc-Sablon et à Sept-Îles, et surtout le Centre Archéo Topo de Bergeronnes, commencent à lever le voile sur ces temps méconnus.

AUX PORTES DE L'AMÉRIQUE

En raison de sa position géographique, la Côte-Nord est aux premières loges du mouvement d'exploration du continent par les Européens.

La présence viking, que certains aimeraient voir attestée, reste malheureusement à prouver. La présence européenne remonte toutefois avant l'arrivée de Jacques Cartier en 1534. Lorsqu'il débarque cette année-là à Blanc-Sablon, il y rencontre des pêcheurs français et basques, habitués des lieux, qui cherchent le « port (le havre) de Brest » pour y retrouver d'autres marins. Un certain Thiennôt s'est déjà installé à Natashquan avec un groupe autochtone...

En 1599, Pierre Chauvin, un commerçant de fourrures, tente d'installer le premier poste permanent de la vallée du Saint-Laurent à Tadoussac. Les rigueurs de l'hiver auront raison de 9 des 15 hivernants. Fort de cette expérience, Champlain réussit son aventure à Québec huit ans plus tard. Sur la Côte-Nord, une longue série de postes de traite, souvent couplés à des chapelles, témoigne de la permanence des seules activités de traite pendant les deux siècles suivants. La vieille chapelle de Tadoussac, classée en



1965, est un témoin authentique de cette période. Les reconstitutions comme celles du vieux poste de Sept-Îles et de la chapelle des Îlets-Jérémie en perpétuent le souvenir à leur façon.

Des témoins plus discrets de cette période sont aujourd'hui mis au jour. Les vestiges des multiples navires naufragés le long du littoral témoignent de cette grande artère qu'était le Saint-Laurent à l'époque de la navigation à voile. Certains naufrages marquent même des étapes cruciales de l'histoire de la Nouvelle-France, comme celui des sept grands navires de la flotte d'invasion de Walker en 1709 ou celui d'un navire de la flotte de Phips en 1690.

Sur terre, des vestiges préhistoriques, des fours basques hérités des chasseurs de baleine et des postes des XVI^e et XVII^e siècles ont depuis longtemps retenu l'attention des spécialistes.

LES PEUPELEMENTS PIONNIERS DU XIX^e SIÈCLE

À compter des années 1820, la région s'ouvre à de nouveaux peuplements. Les nouveaux venus s'installent d'abord en Basse-Côte-Nord. Le loup-marin, la morue et les autres ressources maritimes y attirent déjà les pionniers originaires du bas du fleuve, des îles de la Madeleine, de la baie des Chaleurs et, évidemment, de Terre-Neuve.

Hameaux et villages qui s'étirent à l'ouest de Blanc-Sablon sont tous maritimes. Mais

Prise en 1870, cette photo est une des plus vieilles de la Côte-Nord. Elle illustre des Montagnais qui construisent des canots.

Photo : William Notman

cette apparente unicité cache une remarquable diversité. Les villages catholiques et protestants alternent, chapelot ponctué ici et là de réserves amérindiennes et de villages francophones (Saint-Augustin, Tête-à-la-Baleine, La Romaine). Des pêcheurs des îles de la Madeleine et de la baie des Chaleurs s'installent en Minganie à compter de 1850. Ils sont bientôt suivis par des familles de Gaspésie et du bas du fleuve dans les hameaux en amont de Sept-Îles. On peut situer à Godbout l'extrémité occidentale de cette implantation maritime.

Quelques années plus tard, un autre mouvement s'amorce. À l'ouest du territoire, des fermiers de Charlevoix et du Bas-Saint-Laurent s'installent sur les terrasses littorales de la Haute-Côte-Nord, en aval de Tadoussac. C'est sur la côte qu'ils érigent leurs fermes et leurs usines de sciage. À l'automne, ces fermiers-bûcherons pénètrent les forêts de l'arrière-pays. Une dizaine de hameaux naissent dont la survie dépend des aléas des prix du bois et des fermetures des usines de sciage.

Enfin, au centre, entre les peuplements maritimes et agricoles, une première réserve, celle de Betsiamites, est constituée en 1861 afin de sédentariser les



Les monolithes sont un des éléments les plus caractéristiques du paysage de l'archipel de Mingan. Île Quarry.
Photo: Les Productions de l'Œil, Yuri Dojc

anciens chasseurs montagnais. Pour les Québécois, Betsiamites représentera longtemps le début du Labrador, ce territoire ancien et méconnu où vivent les Amérindiens et les pêcheurs.

Une trentaine de hameaux et de villages ponctuent ainsi le littoral. Pour la plupart, ils ne resteront longtemps accessibles que par la mer. Ce n'est qu'au XX^e siècle que le ruban routier atteint Baie-Comeau (1943), Sept-Îles (1960), Havre-Saint-Pierre (1975) et, tout récemment, Natashquan (1997).

L'HÉRITAGE PATRIMONIAL

Maisonnettes toutes simples et bâtiments plus imposants rappellent les débuts de ces petites communautés. Les chapelles et les églises de Bergeronnes, de Saint-Paul-du-Nord, des Îslets-Caribou, de Pentecôte, de Rivière-au-Tonnerre

témoignent de la foi des pionniers dans un style simple et attachant. Le presbytère de Betsiamites ou les grandes maisons des gérants forestiers des Escoumins, de Sault-au-Mouton ou de Forestville rappellent pour leur part les jours fastes qu'ont connus ces lieux.

Beaucoup d'éléments architecturaux ont cependant disparu, victimes du feu ou des vagues de modernisme. C'est le sort qui attendait l'église et le presbytère du Havre-Saint-Pierre dans les années 1960. Les chaffauts (les quais de bois), les *cookroom* et surtout les goélettes ont disparu au profit d'équipements motorisés et de quais modernes construits à coups

À Anticosti, le château Menier, construit en 1901, est incendié en 1953.

Photo : Collection Pierre Frenette



de subventions gouvernementales. De même pour les vigneaux, ces longues tables de séchage de la morue, qui se sont raréfiés avec l'échec de la pêche.

LES PREMIERS TOURISTES

Le siècle passé voit aussi apparaître les premiers touristes. Leurs destinations changent en fonction de leur appartenance sociale. Tadoussac et son grand hôtel attirent les professionnels de Québec et de Montréal venus avec leur famille sur les grands bateaux de la Canada Steamship Line. Les clubs de rivières à saumon accueillent quant à eux des gens plus riches, capables de s'offrir une croisière sur leur propre voilier. C'est pour eux que Napoléon-Alexandre Comeau fait construire une vaste auberge à Godbout au début du siècle.

Et il y a enfin les invités des frères Menier qui poursuivent l'incroyable expérience d'Anticosti. Ils y font ériger un grand pavillon et tout un village. Ils y reçoivent leurs amis d'Europe et d'Amérique venus chasser l'ours et le cerf de Virginie que les Menier ont introduits avec succès dans leur domaine. Malheureusement, après la vente de l'île et du château en 1926, les meubles sont dispersés. Le château Menier est finalement incendié en 1953.

LA CÔTE-NORD INDUSTRIELLE

À compter de 1898, la région entre dans une nouvelle ère. Des quais modernes, des barrages hydroélectriques et des usines apparaissent. Les premiers investissements sont limités, et ce sont des hameaux d'à peine quelques centaines d'habitants qui voient le jour.

Clarke City, près de Sept-Îles, ouvre la voie. La petite usine de pâte de papier, malgré ses activités limitées et saisonnières, fait naître un nouvel art de vivre : réseau d'aqueduc et d'égout, hôtel et centre de loisirs, services de santé et d'éducation, et, surtout, électricité deviennent synonymes de progrès urbain. De multiples « villages de bois », tout au long de la Haute-Côte-Nord, vont bientôt bénéficier de ces « commodités ». C'est le cas de Shelter Bay, de Pentecôte, de Baie-Trinité, de Godbout, de Franquelin, de Forestville, de Sault-au-Mouton et des Escoumins. Une architecture urbaine typique apparaît avec ses jumelés et ses maisons de compagnies.

Ce phénomène atteint son apogée avec la création de Baie-Comeau, en 1936-1937



Betsiamites, à environ 50 kilomètres en amont de Baie-Comeau, en janvier 1945. À gauche, un comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson, établie dans le village en 1855.

Photo : J.B. Martel, collection Donald Dion

(voir dans ce numéro « Une ville planifiée », page 50). Il s'agit d'un des premiers mégaprojets québécois avec la construction d'un barrage, d'un quai, d'une usine, d'un centre-ville commercial et surtout de plusieurs centaines d'habitations aménagées selon un plan d'urbanisme harmonieux.

Ces « maisons de compagnies » se retrouvent dans plusieurs autres villes et villages du début du siècle. C'est le cas notamment du quartier Clarke-City à Sept-Îles, même si la majorité des maisons ont été profondément modifiées au cours des ans.

LE BOOM D'APRÈS-GUERRE

La Côte-Nord devient un Eldorado dans les années 1950 et 1960 : des milliards de dollars sont investis dans la création des réseaux miniers de Havre-Saint-Pierre-Lac-Allard ; de Sept-Îles-Wabush-Schefferville et de Port-Cartier-Gagnon-Fermont. En parallèle, d'importants investissements permettent de financer les développements hydro-électriques de Forestville-Labrieville et Baie-Comeau-Manic 5. Les réseaux ferroviaires de Sept-Îles-Schefferville, Havre-Saint-Pierre-Lac-Allard et Port-Cartier-Fermont complètent les nouvelles routes 385 (Forestville) et 389 (Baie-Comeau-Manic 5).

Des villes apparaissent et disparaissent au fil des chantiers, comme Labrieville, Micoua, Lac-Louise. Des villes-champignons comme Saint-Georges, Hauterive, Port-Cartier, Gagnon, Fermont naissent dans la foulée des grands investissements industriels et miniers.

Que reste-t-il de ces projets de titans ? Il y a, bien sûr, les grands monuments que

sont Manic 2 et Manic 5, des éléments essentiels du patrimoine industriel contemporain québécois, voire mondial. Il y a aussi cette remarquable exception que représente Fermont, une construction exemplaire dans l'aménagement du territoire au Nouveau-Québec. Il y a enfin, à

Baie-Comeau et à Sept-Îles, une volonté manifeste de sauvegarder les héritages historiques et patrimoniaux. À Sept-Îles, le Musée régional de la Côte-Nord, le musée Shaputuan, le Vieux Poste de traite (voir dans ce numéro « Sept-Îles aux trois musées », page 43) et les collections Clarke-City témoignent de cette volonté. À Baie-Comeau, le Centre du patrimoine N.-A. Comeau tente de faire la synthèse du patrimoine urbain tout en contribuant aux efforts de relance de l'ancien centre-ville.

Pierre Frenette est historien.

FERMONT, VILLE NATURE

Située au-delà du 52^e parallèle, la ville de Fermont fête cette année ses 25 ans d'existence. Elle doit son nom au minerai de fer que l'on y trouve en abondance et aux premières forges du Canada, établies en 1736 près de Trois-Rivières, dans un petit village également appelé Fermont.

C'est pour combler les besoins de ses quelque 1200 employés affectés à l'extraction du minerai de fer du mont Wright que la compagnie minière Québec Cartier a aménagé cette ville. Le mandat a été confié à l'architecte Ralph Erskine qui a élaboré un concept unique en Amérique, s'inspirant des constructions du nord de la Suède.



Photo : Compagnie minière Québec Cartier

Le trait le plus singulier de cette ville est sans nul doute son « mur ». Long de 1 kilomètre et atteignant 20 mètres à son niveau le plus élevé, ce mur en arc de cercle a été érigé pour protéger les résidences contre les rigueurs d'un climat subarctique. Entièrement revêtu de tôle ondulée, ce long bâtiment abrite tous les services essentiels aux 3300 citoyens de Fermont. On y trouve 322 logements, 158 chambres, une école, un centre de santé, un aréna, une radio, une banque, etc. Plus besoin de se

pointer le nez dehors ! Et c'est si vrai que l'on a dû contraindre les écoliers qui y résident à passer par l'extérieur pour se rendre à l'école après que l'on a découvert que plusieurs d'entre eux souffraient d'un manque d'oxygénation !

Tout autour de Fermont, la nature impose sa magnificence. Le paysage impressionnant des monts Groulx, l'un des plus importants massifs du Québec, et le spectacle des aurores boréales font partie du quotidien. On ne s'étonne donc pas que la population de Fermont soit fervente de chasse et de pêche, de sports d'aventure et de plein air.

Fermont est reliée à Baie-Comeau par la route 389. Il faut compter environ 7 heures pour parcourir les 565 kilomètres de forêt boréale, de toundra et de taïga qui séparent les deux villes.

Isabelle Demers a été urbaniste stagiaire à la MRC de Caniapiscau.